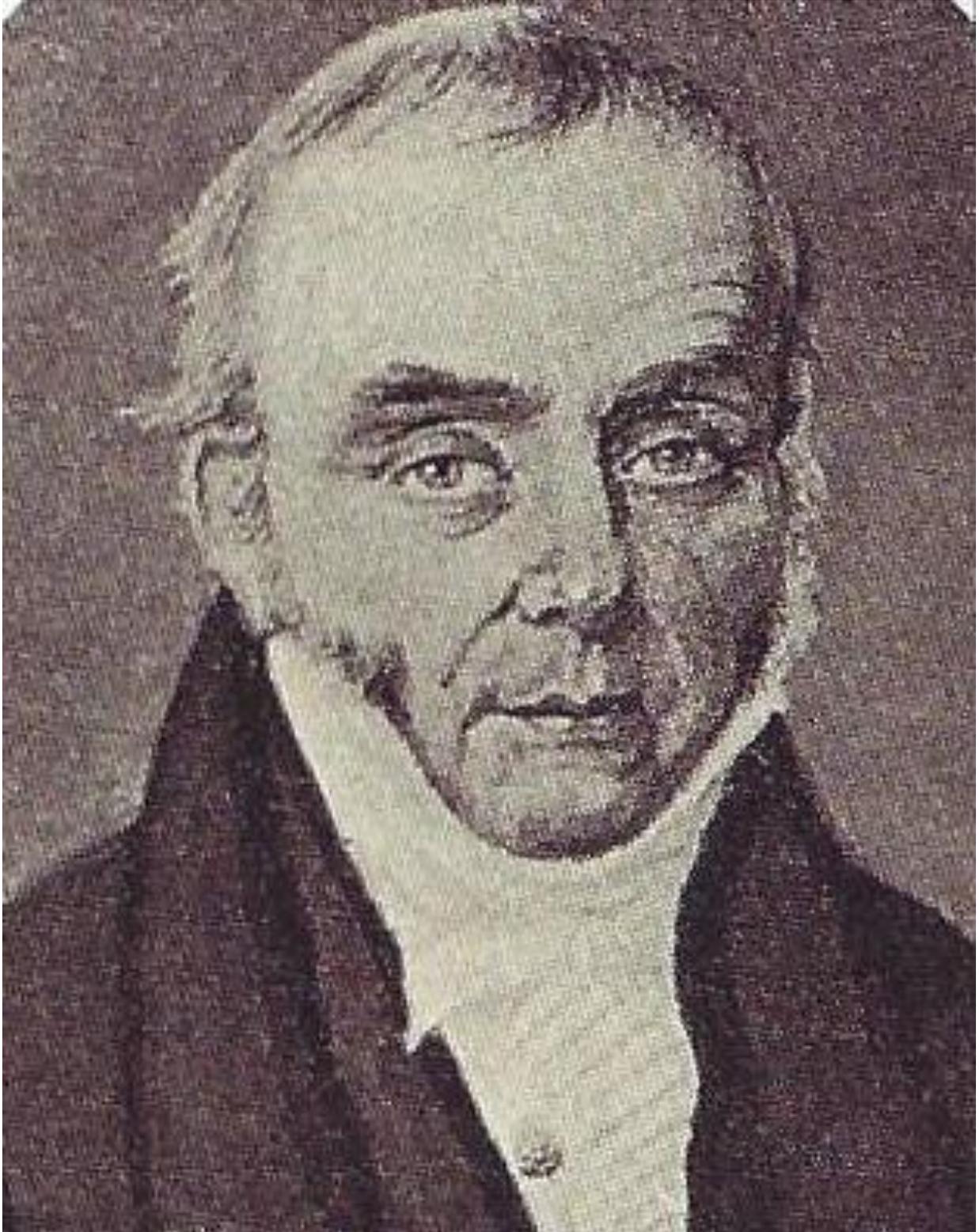


66. William Cockerill (1757 – 1832), acteur majeur de l'industrialisation de la Wallonie



Voici soixante ans, en juin 1955, l'entreprise sidérurgique liégeoise Cockerill, implantée à Seraing depuis 1817, fusionnait avec sa plus proche voisine, Ougrée-Marihaye, afin d'accroître la production des deux entités regroupées. Cette fusion amorçait un long processus de regroupement progressif de la quasi-totalité de la sidérurgie wallonne, qui aboutirait à la création du groupe Cockerill Sambre en 1981 sous l'égide de l'État, mais un processus opéré à partir des années '70 dans un contexte de surproduction cette fois et de crise de l'acier européen qui se poursuivrait jusqu'aux ultimes soubressauts actuels. En 1999, Cockerill Sambre était intégré dans le groupe français Usinor qui, deux ans plus tard, disparaissait à son tour dans le géant européen Arcelor – lui-même absorbé ensuite par l'Indien Mittal en 2006 dans un groupe mondial. Depuis, le démantèlement progressif des derniers fleurons de la sidérurgie wallonne se poursuit au gré des seuls intérêts financiers de ce dernier.

Le nom de Cockerill est longtemps resté synonyme en Wallonie de géant industriel illustrant deux siècles de technologies, depuis « la plus grande usine du monde » dans le Seraing du premier tiers du XIXe siècle jusqu'aux 34.000 emplois de Cockerill-Sambre à sa création en 1981. Aujourd'hui, à Seraing, le groupe CMI, pour *Cockerill Maintenance et Ingénierie*, perpétue sur le site original de l'entreprise la tradition industrielle initiée par Cockerill voici deux siècles, et le nom du fondateur. « Au fil de ces deux siècles », écrivait Robert Halleux en 2002, « Cockerill s'est peu à peu identifié dans les représentations sinon dans les faits, avec l'ossature même de l'industrie lourde en Wallonie ». Qui sait encore, de nos jours, que c'est à trois acteurs industriels verviétois (Iwan Simonis, Henri Mali, Marie-Anne Biolley) que l'on doit la venue et l'implantation en Wallonie, à l'extrême fin du XVIIIe siècle, de l'Anglais William Cockerill et de ses fils ?

William Cockerill est né en 1757, a commencé à travailler comme menuisier-mécanicien et s'est marié en 1779 à Haslingden, une localité du nord-ouest de l'Angleterre, à une trentaine de km. de Manchester, dans le Lancashire, la région où s'était développée dès cette époque l'industrie mécanisée du coton. Comme « menuisier », William Cockerill avait sans doute participé à la construction de machines (les premières étaient uniquement en bois) pour l'industrie cotonnière puisqu'en 1791, il était officiellement qualifié de *jenny-maker* (constructeur de *jennies*) – autrement dit un artisan capable de fournir en machines une petite clientèle locale de modestes fabricants de cotonnades.

Durant la dernière décennie du XVIIIe siècle, la conjoncture économique est maussade en Angleterre et elle est aggravée par des perturbations politiques incessantes. Cockerill n'est pas pauvre (il a hérité de son père une maison), il a une excellente mémoire des machines qu'il assemble, il a aussi

de l'audace... et, à près de quarante ans, il quitte Haslingden pour le continent en 1795, accompagné de ses deux fils aînés, William Junior, onze ans, et James, huit ans, bien décidé à braver la loi anglaise interdisant d'exporter les secrets de fabrication des mécaniques textiles. Il laisse au pays sa femme Betty et ses enfants Nancy, treize ans, John, cinq ans, et Alexander, trois ans, avec l'intention de les faire venir près de lui dès que ce sera possible.

Cockerill tente d'abord sa chance en Russie, puis en Suède, enfin en Allemagne du Nord. C'est à Hambourg qu'il entre en contact avec Henri Mali, un directeur de la firme textile Simonis de Verviers ; les deux hommes évoquent la possibilité d'adapter à la laine les machines cotonnières, comme Cockerill l'a vu faire peu avant son départ. Mali propose à l'Anglais de tenter l'expérience à Verviers. Celui-ci hésite. Relancé par Mali un an plus tard, qui lui assure du soutien de son patron, Iwan Simonis, qui prend le risque personnel de financer son travail, Cockerill arrive à Verviers à l'extrême fin de 1799. Simonis l'installe, lui et ses fils, sur la route de Limbourg, dans une ancienne foulerie qui a conservé le nom d'un de ses premiers propriétaires, Dauchap. C'est dans cet atelier que William Cockerill, avec l'aide de ses fils, va tenter durant un an de reconstruire de mémoire en le perfectionnant un assortiment de quatre à sept machines (selon la qualité du fil à obtenir) pour nettoyer, carder et filer la laine mécaniquement avec à la clé d'énormes économies de main d'œuvre et donc de coût.

La légende voudrait qu'après bien des difficultés, le premier assortiment soit sorti de l'atelier au matin du premier jour du XIXe siècle, le 1^{er} janvier 1801. Le succès est en tous cas immédiat désormais, les assortiments sont adoptés par Iwan Simonis mais aussi par sa sœur Marie-Anne agissant pour le compte de son époux Jean-François Biolley. Cockerill peut retourner discrètement en Angleterre pour en ramener Betty et ses trois autres enfants dont le cadet Alexandre, neuf ans, décède le 10 août 1801, peu après son arrivée à Verviers. Au printemps suivant, les Cockerill sont rejoints par un autre mécanicien anglais, James Hodson, trente ans, que Cockerill associe à son affaire pour pouvoir produire les machines que lui commandent en nombre les maisons Simonis et Biolley. À l'été 1802, ces dernières s'assurent par contrat le monopole exclusif de la production de Cockerill et Hodson alors que les autres lainiers verviétois veulent eux aussi s'en équiper, mais ce monopole est vite contourné par le clan des Anglais : William junior fils, qui a atteint l'âge de 18 ans en avril 1802, s'installe à son compte, avec l'assentiment paternel bien sûr, pour fabriquer les mêmes mécaniques que son père et en fournir à tous les établissements de la région drapière. Simonis et Biolley enragent mais ne peuvent rien y faire. Trois ans plus tard, en 1805, c'est Hodson, devenu entretemps l'amant de Nancy Cockerill avant d'être le père de ses quatre enfants (dès 1803) puis son mari (en 1808), qui installe au coin des rues du Brou et du Pont St Laurent une autre usine de

construction de machines. Le mouvement est lancé : Verviers comptera une quinzaine de fabricants « mécaniciens » dès 1810, alors que la ville est devenue en dix ans grâce à la mécanisation la première du continent pour la fabrication de draps.



USINES IWAN SIMONIS A VERVIERS

Bâtiment dit « Au Chat »

construit en 1680, Berceau de la Firme Iwan SIMONIS, dans lequel William et John COCKERILL construisirent, en 1797, le premier métier à filer la laine employé sur le continent.

William Cockerill père, lui, peut maintenant songer à quitter Verviers. Avec son épouse et ses fils James et John, il s'installe à Liège en 1807 dans une maison au pied du pont des Arches, dotée d'un petit atelier où toute la famille continue à travailler à la production de métiers à tisser. Le succès est tel, sur le marché liégeois cette fois, que les Cockerill déménagent dès 1808 pour s'agrandir en achetant l'ancien « hôtel de Forêt » situé entre la rue de la Régence et celle de l'Université, près de la future place Cockerill. L'année suivante, c'est à Spa que William investit : sur la route vers Theux, il acquiert le château de Marteau et y fait venir des ouvriers afin qu'ils s'exercent sur des machines hydrauliques dans la forge et l'usine qu'il possède aussi à cet endroit ; au cœur de la ville d'eaux, il achète un des plus vastes hôtels de la cité, édifié en 1776 à l'initiative du bourgmestre Lambert Xhrouet, et en fera un moment sa maison familiale. La cité thermale reste encore fort prisée des Anglais, comme cela avait été le cas tout au long du XVIIIe siècle (Stanley Kubrick en donna une

superbe évocation dans son film *Barry Lyndon* voici quarante ans). En 1819, c'est au cimetière de Spa que William achète également une concession pour accueillir un caveau familial.

Fortune faite, William Cockerill se retire des affaires en 1813, il a alors cinquante six ans. Il cède ses ateliers de Liège à ses fils James et John (vingt-trois et vingt ans), qui viennent d'épouser deux sœurs originaires d'Aix-la-Chapelle. William père se retire dans son château de Marteau, tandis que son aîné, William junior, après avoir propagé les mécaniques textiles à Verviers jusqu'en 1809, a poursuivi carrière à Reims puis à Sedan. Son retour à Spa après 1815 sera de courte durée puisqu'en 1819 au plus tard, il émigrera à Grüber (dans le Brandebourg, en Prusse) pour y introduire là aussi la filature mécanique de la laine et faire de cette ville un centre industriel textile. Seule Nancy Cockerill est donc restée à Verviers, avec son époux James Hodson qui adjoindra à sa fabrique de machines une filature fournissant de plus petits drapiers. Nancy meurt dans la cité lainière en 1817, à trente-cinq ans seulement et seize ans avant son époux.

1817, au regard du passage « d'un monde à l'autre », c'est aussi et surtout l'année du rachat à l'État par James et John de l'ancien château des Princes-Évêques à Seraing, un édifice reconstruit entre 1724 et 1743 et devenu propriété du roi des Pays-Bas Guillaume Ier. C'est là que les deux frères transplantent leurs ateliers liégeois et, très vite, développent une multitude d'activités : construction mécanique, fonderie, production de fer, construction de machines à vapeur, de bateaux à vapeur, hauts fourneaux au coke, locomotives, etc... Resté seul à la tête de l'entreprise sérésienne après que son frère James ait choisi de s'installer à Aix-la-Chapelle en 1823 (c'est chez lui que son père mourra en 1832), John investit également dans les charbonnages et au bout de dix ans d'efforts, on trouve à Seraing, suivant l'expression de Suzy Pasleau, « un vaste ensemble métallurgique complet, un modèle du genre considéré à juste titre par les autorités hollandaises comme le fleuron de l'industrie nationale. À cette époque on affirme qu'il n'existe aucun ensemble aussi important, même en Angleterre ». La population de Seraing a quintuplé en un quart de siècle et John Cockerill emploie 3.000 ouvriers quand il meurt à Varsovie en 1840. Sa société possède alors des usines de toutes sortes (métallurgie, armes, textile, charbonnage...) à Liège, Verviers, Spa, mais aussi en Allemagne (Aix, Berlin, Cottbus, Guben...), en Pologne, en France et en Espagne. Mais plus rien à Verviers, là où tout avait commencé.

Dans l'ancienne cité lainière, l'atelier de William Cockerill père a longtemps survécu juste à côté de l'impressionnante usine textile édifiée en 1802 ou 1803 par Simonis (aujourd'hui reconvertie en logements sociaux). Peu à peu entourée de multiples autres édifices tout au long du XIXe siècle,

l'ancienne foulerie Dauchap a fini par disparaître – tout comme, en centre ville, l'usine de James Hodson au coin des rues du Brou et du Pont St Laurent. Superbement mises en valeur au sein du Centre touristique de la Laine, seules trois machines assemblées par les Cockerill père et fils eux-mêmes au tout début du XIXe siècle témoignent encore de leur épopée verviétoise.

À Liège, si le musée de la Maison de la Métallurgie conserve des vestiges de la société Cockerill et de John (archives, objets, outils), les premiers ateliers Cockerill entre les rues de la Régence, de l'Université et Cathédrale ont disparu comme ceux de Verviers. Ce n'est heureusement pas le cas du château de Seraing : aujourd'hui classé et siège social de CMI, il est en cours de restauration progressive à l'initiative de son propriétaire Bernard Serin et par les soins qualifiés de l'architecte Henri Garcia.

À Spa, enfin, selon Pierre Lebrun, « un collègue échevinal et une administration communale, ceux-là même qui ne connaissaient pas le château de Cockerill, rivalisant de bêtise, ont réduit à trois fois rien » la somptueuse tombe familiale des Cockerill qui se trouvait dans le « nouveau cimetière », tombe encore visible voici une quarantaine d'années. Le château de Marteau, pour sa part, avait en effet été détruit en 1942 mais il subsistait de l'ancienne propriété Cockerill, le long de l'actuelle avenue Reine Astrid, un immeuble qui fut peut-être la dépendance dans laquelle William Cockerill logea ses ouvriers : c'est pour éviter sa démolition que la Communauté française dut classer cet édifice en 1980. Situé en retrait au fond d'un parc occupé par les constructions modernes d'une école d'hôtellerie, il s'agit d'un bâtiment édifié en 1782 par les architectes liégeois Renoz ou Digneffe, pour abriter à l'origine les services de perception des droits de barrière pour les États du Pays de Liège.

Autre édifice classé, depuis 1934 lui, l'ancienne maison familiale de William Cockerill au cœur de Spa (le « Grand hôtel » datant de 1776) est aujourd'hui devenu l'hôtel de ville – après avoir été converti en fabrique de cardes et de broches par John en 1835, puis utilisé à des fins scolaires à partir de 1850, avant d'obtenir sa destination actuelle en 1941. C'est donc sous ou depuis les fenêtres qui furent celles de William Cockerill, « acteur majeur de la Révolution industrielle sur le continent européen », que les invités du bourgmestre Houssa et de ses échevins ont pu assister chaque année pendant vingt ans aux concerts des Francofolies dans l'ancien « café de l'Europe » qu'affectionnait, comme tant d'autres Anglais, le génial entrepreneur de Haslingden.

Orientation bibliographique

- Robert HALLEUX, *Cockerill. Deux siècles de technologie*, Liège, Perron, 2002.
- Vanessa KRINS, *Le Patrimoine de Spa*, Namur, IPW, 2009.
- Pierre LEBRUN, *L'épopée de William Cockerill, acteur majeur de la Révolution industrielle sur le continent*, texte inédit communiqué à l'auteur en 2008.
- Suzy PASLEAU, *John Cockerill. Itinéraire d'un géant industriel*, Liège, Perron, 1992.